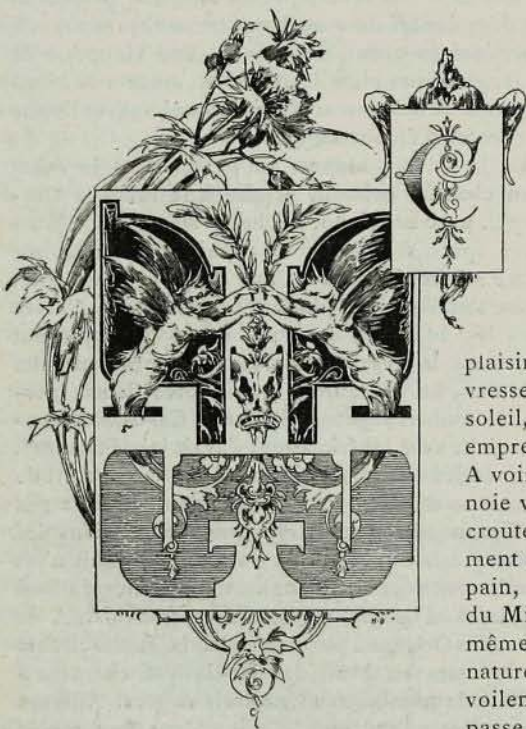


## Fêtes Nationales et Religieuses aux Etats-Unis



EST assurément aux jours de fête que la physionomie d'un pays nous apparaît d'une façon caractéristique et frappante ; qui n'a pas assisté à l'indescriptible tumulte des courses d'Epsom ne sait rien de l'enthousiasme exubérant, de la robuste et brutale gaîté si différente de la nôtre, du déchainement d'*animal spirits* dont l'Angleterre est capable. Une foule française, que ce soit le 14 juillet ou, comme l'année dernière sur le passage du Tsar, se fait toujours remarquer par un certain ordre, par un entrain sans tapage qui est comme le respect de son propre plaisir et d'abord le signe d'un raffinement supérieur. L'ivresse joyeuse d'une populace en fête est, dans les pays du soleil, tels que l'Espagne et l'Italie, pittoresque avant tout, empreinte, même dans ses excès, d'une indestructible poésie. A voir s'amuser les Allemands, on juge que le sentiment se noie volontiers chez eux dans des flots de bière, que la choucroute et l'idéal, la valse et la pipe leur sont presque également chers et qu'ils ont besoin de musique autant que de pain, si gros mangeurs qu'ils soient. Plus on se rapproche du Midi, plus les fêtes sont fréquentes et faciles ; on dirait même, grâce au sourire du ciel, à la complaisance de la nature, que c'est fête tous les jours ; les pires misères se voilent ainsi d'allégresse, du moins aux yeux de celui qui passe.

Il n'en est pas de même dans les régions où s'impose âpre et pénible la lutte pour l'existence, où la machine humaine doit rivaliser d'effort avec les engins d'acier les plus actifs et les plus puissants, où la nécessité et l'ambition de *gagner* creuse sur tous les fronts un pli soucieux, où un perpétuel assaut est donné à la fortune, assaut dans lequel sont impitoyablement écrasés les faibles, à plus forte raison les flâneurs, ceux qui, entre tous, jouissent le plus des fêtes. L'Amérique travaille, elle n'a pas le temps de se divertir, vous le voyez à la mine morose des gens pressés qui arpentent les rues avec une précision automatique, sans se détourner même pour éviter un choc, parce qu'ils n'ont pas une seconde à perdre. S'arrêter devant la vitrine d'un magasin ?... Non, l'idée ne leur en viendrait jamais. Ils courent droit à leurs affaires avec les trois mots fatidiques en tête : *Time is money*. Dans cette disposition ils ne réclament, on le conçoit, ni congés, ni spectacles. L'église seule, avec cette tendre et



attentive prévoyance qu'elle a des besoins humains, réussit à leur en imposer; encore les protestants sont-ils très avarés de manifestations extérieures, sauf ceux qui se rattachent à l'église épiscopale, laquelle, dans les formes, se rapproche beaucoup de l'église catholique, et l'Amérique est en grande majorité protestante, du protestantisme le plus austère et le plus hostile aux rites. Une fois dans l'année pourtant, le peuple entier sans acception de secte se réjouit autour de la crèche de Bethléem.

Noël est la fête générale par excellence comme en Angleterre et néanmoins il n'est pas tout à fait le Christmas anglais; ses origines remontent plutôt à la saint Nicolas hollandaise, souvenir laissé par les premiers colonisateurs des bords de l'Hudson. Aujourd'hui encore c'est Santa Claus, corruption bizarre de Sinterklaas qui est censé apporter les présents attribués par nos enfants au petit Jésus. Ce Santa Claus est un vieillard à longue barbe, coiffé d'une mitre en or, revêtu d'une robe de pourpre et tantôt monté sur un cheval majestueux qu'un nègre accompagne, tantôt assis dans un traîneau attelé de rennes. Son apparition se produisit à Amsterdam le 6 décembre; la nuit d'avant cette date il passe sur le toit des maisons en faisant pleuvoir des sucreries par la cheminée; les enfants, qui chantent ses louanges depuis le dîner, ramassent ce qui roule à travers la chambre et, souvent, le saint apparaît en personne, représenté par quelque vieil ami que son déguisement rend méconnaissable. Il distribue lui-même les cadeaux renfermés dans le sac que porte son noir serviteur. D'autres familles hollandaises conservent l'usage du soulier; il arrive aussi que les objets cachés dans tous les coins de la maison donnent lieu, pour les enfants, à une véritable chasse. Tels furent les usages importés de Hollande en Amérique, au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, et que les Anglais ne réussirent pas à effacer complètement lorsqu'à leur tour ils introduisirent le Christmas.

Le nom de Santa Claus est resté au grand distributeur des jouets; c'est à lui que l'enfance adresse des vœux, quelquefois des lettres; c'est lui qui remplit les bas suspendus dans la cheminée. Le gâteau traditionnel figure au grand repas de famille avec un certain mélange hollandais appelé maintenant egg-nog, mélange d'œufs battus, de vin blanc et de sucre. On sert ce plat sucré côte à côte avec l'*ice cream*, plus moderne, l'inévitable régal américain qui ne diffère de nos glaces que par la prédominance de la crème. Avec cela force bonbons et chocolats. Par parenthèse je n'ai jamais compris pourquoi les dames américaines sont aussi friandes de chocolat Marquis, à moins que ce ne soit pour le titre aristocratique, car les bonbons de chez Maillart, Français aussi du reste, mais Français de New-York, ne me semblent inférieurs à aucuns.

Bien entendu les enfants sont debout dès l'aube pour aller visiter leurs bas qui ont pris des

formes fantastiques; les plus belles poupées de Paris, les jouets les plus chers remplacent aujourd'hui ce qui suffisait il y a quarante ans aux petits Américains, les animaux mal dégrossis et les fermes de bois blanc fournies par Nuremberg; en guise de bonbons délicats, il y avait des noix, des oranges et des pommes. A cette époque patriarcale, les femmes et les enfants préparaient de longues guirlandes de lierre pour décorer leurs églises — catholiques ou épiscopales; maintenant ce sont les fleuristes qui vendent de la verdure à l'aune et sous forme de croix, d'étoiles, etc., sans parler d'une avalanche de fleurs; mais aujourd'hui comme autrefois chaque église est décorée par sa congrégation. Il faut se rappeler qu'en Amérique ce sont partout les fidèles qui subviennent aux besoins du prêtre et aux frais du culte, sans que l'État s'en mêle.

Je me rappelle être entrée, le 24 décembre, dans un *home* ouvert aux femmes qui travaillent, aux humbles *breadwinners*. Il y en a beaucoup à New-York; on y trouve à bas prix gîte et nourriture, un restaurant y est attaché. J'avais voulu m'asseoir à une de ces petites tables si propres où demoiselles de magasins, artistes, professeurs, ouvrières trouvent, moyennant une vingtaine de sous, plusieurs plats bien servis, grâce à la bienfaisance délicatement déguisée qui subventionne ces sortes d'établissements.

De la salle à manger je passai dans le salon bien chauffé, gaîment éclairé à la lumière électrique, avec un piano, de bons sièges, des journaux épars sur les tables; puis un domestique nègre m'introduisit dans une chapelle charmante. Il me sembla entrer dans quelque jardin d'hiver tant les branches de sapin et de houx partout plantées, les vertes guirlandes s'enroulant aux colonnes, les médaillons aux cadres fleuris portant le souhait joyeux : *A Merry Christmas*, contrastaient avec les frimas que j'avais laissés dehors. Tout était brillamment illuminé comme le reste de la maison et prêt pour le lendemain. Il n'y a pas d'office nocturne en Amérique, même dans les églises catholiques où la messe de minuit n'est jamais célébrée, sauf dans certaines villes du Sud pénétrées d'usages espagnols et français. A la Nouvelle-Orléans, par exemple, la foule circule par les rues au bruit des Noëls que chantent à tue-tête de nombreux ménestrels nègres. Ailleurs on supplée à la messe de minuit par une messe tout de bon de l'aurore et qui précède même le point du jour. Le spectacle de la crèche est vraiment saisissant, arrangé souvent en manière de diorama avec une toile de fond, de nombreux personnages, et des détails en relief au premier plan.

Dans les églises protestantes il n'y a qu'une large étoile scintillante à travers la verdure. J'ai dit ailleurs, je crois, quel rôle joue la lumière électrique au pays d'Edison dans les cérémonies



religieuses. Assidue à l'église des jésuites de New-York, j'étais toujours étonnée du soudain embrasement qui, à la messe, accompagne l'élévation.

Un sentiment religieux très profond semble éveillé dans tous les cœurs par les fêtes de Noël, un sentiment assez fort pour rapprocher amis et ennemis, comme le prouve ce récit d'un officier fédéral qui fut prisonnier à Richmond pendant la guerre dite de Sécession. Cette captivité, par suite de la misère générale, était la plus dure du monde et, avec ses camarades, réunis dans une mauvaise chambre où l'on manquait à peu près de tout, il passait un triste Noël, loin des siens, en songeant au pays, quand un officier de la garde confédérée, l'ennemi par conséquent, entra, tenant sa petite fille par la main. Il la plaça au milieu des prisonniers, en souvenir des paroles de l'Évangile : « Il prit un petit enfant, etc. » La plupart ne comprirent pas sans doute, mais du moins n'y en eut-il pas un seul qui, en présence de ce bébé aux cheveux blonds, ne fut reporté à son foyer. Une émotion profonde et consolante s'empara de ces pauvres soldats vaincus ; ils entouraient la visiteuse, lui offraient des petits objets de bois ou d'os sculpté au couteau durant les longues heures de triste oisiveté. Et l'enfant acceptait souriante et câline, ne se doutant pas du sermon qu'elle prêchait par sa seule présence. Il y avait des larmes dans tous les yeux et, ajoute le narrateur de cette touchante anecdote, chacun de nous fit certainement, à cette heure, un pas vers le ciel.

« Laissez venir à moi les petits enfants », dit le Seigneur incarné dans tous les pauvres, dans tous les persécutés, dans tous ceux qui souffrent.

Le jour de Noël, en Amérique, est vraiment un jour de paix et de bonne volonté. Longtemps à l'avance, riches et pauvres préparent la liste des cadeaux que, selon leurs moyens, ils ont à faire. Ce ne sont pas seulement des bagatelles élégantes qu'on envoie avec une carte ; personne n'est oublié. Les anciens serviteurs de la famille reçoivent leur provision de thé ou de sucre, des couvertures sont envoyées aux malades ; telle jeune fille qui court le matin d'une leçon à l'autre dans les rues glacées de New-York voit arriver chez elle un manteau ou des fourrures ; ainsi de suite. On ne saurait trop dire la délicatesse, la prévoyance, la générosité que les dames américaines apportent dans leurs présents de Noël. Il y a même comme un cadeau fait aux simples passants dans le luxe de guirlandes et de couronnes plaquées intérieurement à toutes les fenêtres des bâtiments publics, des clubs et des maisons particulières, grandes ou petites.

C'est un sourire adressé aux inconnus, aux déshérités du dehors. Cela et un ruissellement de splendeurs variées dans tous les magasins pendant la dernière semaine de l'année, un étalage de vic-

tuailles chez les marchands de comestibles qui fait songer à des régals rabelaisiens, le va-et-vient enfin d'une foule de gens qui paraissent tout surpris d'avoir une fois le temps de s'amuser, voilà ce qui caractérise le Noël américain. L'arbre de rigueur figure dans les familles les plus pauvres. Ce furent les Allemands qui les premiers vendirent par les rues ces petits sapins où s'accrochent, avec des centaines de bougies et de boules de clinquant, des jouets, des souvenirs pour chacun et autour desquels on danse d'ordinaire un cotillon pour finir la soirée. Dans le salon somptueux ou le parloir modeste des touffes suspendues de *mistletoe*, le gui envoyé d'Angleterre, car il ne peut supporter les climats du Nouveau-Monde, — de grosses touffes vertes aux petits fruits de cire blanche surmontent chaque porte, permettant, selon l'ancien usage britannique, d'embrasser celle qui passe dessous.

Le jour de l'an provoque moins de cérémonies. Il n'y a qu'un moment d'effervescence populaire au coup de minuit, quand s'élève, dans les rues de New-York, au milieu d'une universelle sonnerie de cloches, un hurrah formidable qui semble poussé par la population tout entière. Cette clameur est le salut à l'année nouvelle qui va poindre. Je me rappelle avoir été presque assourdie en sortant d'une réunion charmante où, pour la première fois, j'avais goûté au whisky dans un toast porté à l'avenir naissant. Puis, mon hôte, un homme de lettres bien connu, s'était échappé pour rejoindre ses confrères, écrivains et artistes, au *Player's Club* où l'on boit en commun dans la *loving cup*, le vin de l'amitié.

Le 1<sup>er</sup> janvier est marqué comme chez nous par des visites, mais on a supprimé, depuis l'année 1880 environ, le trait distinctif de cette journée, — encore un souvenir ancestral légué par la Hollande. Chaque maîtresse de maison dressait une table aussi bien garnie que le permettaient ses moyens : volailles froides, galantine, pâtés de venaison, arrosés de champagne. Toutes les dames restaient chez elles à faire les honneurs de leur buffet respectif ; et du matin au soir les hommes s'abreuyaient de vins généreux, si bien qu'à la nuit ils étaient ivres sans exception. Une sorte de ligue des mères de famille fit cesser cet abus funeste à leurs fils. Elles remplacèrent les boissons fortes par du thé, du café, du chocolat et la coutume tomba très vite en désuétude. Maintenant le jour de l'an est à peu près à New-York, dans le beau monde, ce qu'il est à Paris, sauf que les cadeaux importants ont été offerts pour Noël, ce Noël qui, lui, appartient à toutes les classes. Il n'est pas un endroit où on ne le célèbre, fût-ce dans les mines les plus lointaines, dans les défrichements les plus sauvages. Une des admirables esquisses californiennes, de Bret Harte, qui, en quelques pages, a l'ampleur et le mouvement d'un poème épique, nous montre comment, au milieu d'une terrible inondation de la



vallée du Sacramento, toute communication avec le monde extérieur étant coupée, l'un des mineurs, un rude gaillard, s'élance à cheval sur la route transformée en torrent et va chercher, dans la ville la plus proche, des jouets, de pauvres jouets d'un goût barbare. Qu'est-ce qui le pousse ? La seule pitié pour un enfant malade qui, d'ailleurs, ne lui est rien. Il les rapporte tout trempés d'eau, couverts de boue et de sang, le sang du cavalier qui, en cette expédition téméraire, a dix fois risqué sa vie. Santa Claus descendra, bon gré mal gré, à *Simpson bar* et déposera, dans le bas troué d'un petit malheureux sans mère, ce qui a failli être payé au prix d'une existence humaine. Je voudrais pouvoir transcrire tout entier ce chef-d'œuvre.

Passant du jour de Noël au jour de l'Indépendance, dans mon énumération des fêtes, je traduirais volontiers aussi l'histoire plus modeste et non moins émouvante, écrite par une femme, l'histoire d'un petit infirme toujours immobile dans le fauteuil à roulettes où le cloue une maladie incurable et qui, de là, réveille le patriotisme chez toute une population. Il fabrique en effet, de ses maigres mains pâles, un drapeau grâce auquel son village natal pourra faire bonne figure pour la fête nationale du 4 juillet. Le gouvernement ne contribue pas en Amérique à ces sortes de réjouissances, il laisse chaque localité les célébrer comme elle peut, et il s'agit, ici, d'un très pauvre trou qui considère les manifestations comme un luxe. Eh bien, le petit estropié donnera

l'exemple aux hommes ; grâce à lui les couleurs des États-Unis se dérouleront toutes neuves au sommet du mât de la liberté ; l'émulation s'en mêlant aussitôt une musique militaire jouera gratis, un avocat des environs prononcera de beaux discours, les pièces de dix sous et les demi-dollars pleuveront pour l'achat d'un feu d'artifice. L'anniversaire de l'Indépendance sera fêté dignement. Et qui donc a inspiré ce beau zèle, qui donc a stimulé l'esprit public ? Un enfant plus faible qu'aucun autre. Aussi la musique viendrait-elle lui donner une aubade à domicile, on le remerciera, on l'acclamera, des centaines de voix répéteront le hurrah qu'il a poussé pour le pays, tant il est vrai que le patriotisme peut s'affirmer autrement que sur les champs de bataille, — oui, autrement et mieux !

C'est le 4 juillet 1776, on le sait, que dans une modeste maison de briques, qui est par excellence l'édifice intéressant des États-Unis, le Congrès national, réuni à Philadelphie, proclama l'indépendance de la colonie anglaise destinée à devenir une puissante république. La cloche, aujourd'hui fêlée et hors d'usage, qui sonna la liberté, est suspendue au sommet de l'escalier conduisant à la salle où fut signée la déclaration. Lors de l'Exposition de Chicago, on la porta en triomphe à la grande foire universelle, avec des honneurs tels que n'en reçut jamais chaise consacrée.

TH. BENTZON.

(La fin au prochain numéro.)



## ★ NOS LECTRICES

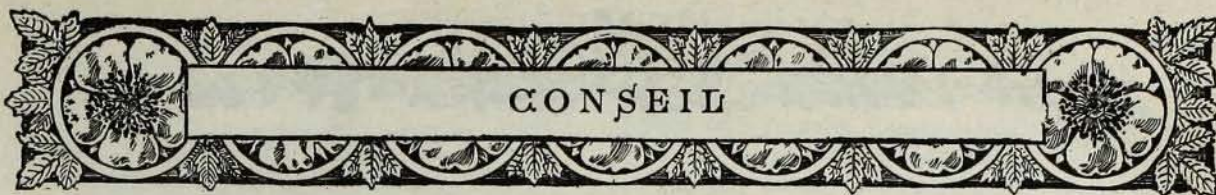
La Société d'Encouragement au Bien, dans sa dernière séance tenue le 30 mai, a décerné des médailles d'honneur à deux littérateurs bien connus et appréciés de nos lectrices : à M<sup>me</sup> MARY FLORAN pour son roman *Le Mariage de Clément* ; à M. CH. ROZAN, pour son ouvrage : *Au terme de la vie*.

Nous sommes très heureux de faire part à nos lectrices de cette haute distinction, bien méritée, accordée à ces deux sympathiques collaborateurs du *Journal des Demoiselles*. Nous sommes persuadé qu'elles y applaudiront comme nous, car aucune n'a pu oublier l'intérêt captivant du roman de Mary Floran : *Adoptée*, ni la philosophie charmante, si profondément religieuse et élevée des *Lettres sur le mariage*, de Charles Rozan, publiés l'année dernière dans nos pages.

LA DIRECTION.







## L'Esprit de suite



EST là une qualité si importante. mesdemoiselles, qu'elle mérite bien quelques minutes de réflexion de votre part, d'autant qu'elle paraît très souvent incompatible avec les qualités comme avec les défauts de la jeunesse.

Vos défauts ! Quand le fond est bon, les principes sûrs, ils ne sont souvent que l'exagération de ce qu'on aime chez vous. Vous êtes enthousiastes, ardentes, promptes à vous donner tout entières à ce qui vous semble bon et beau. Seulement, il arrive que vous épuisez cette ardeur, que vous prodiguez d'un coup cet enthousiasme, et que vous vous dévouez jusqu'à la saturation. De là, vient un recul ou un refroidissement qu'on attribue au caprice, à l'inconstance et qui résulte, le plus souvent, d'un certain épuisement de vos forces morales trop prodiguées, ou d'un dégoût né d'une sorte de satiété.

Et c'est ainsi qu'on vous voit entreprendre avec passion une bonne œuvre qui vous lasse bientôt, — nouer des intimités que vous rompez aussi légèrement que vous les avez laissées naître, — et, dans un autre ordre d'idées, entreprendre des ouvrages, soit artistiques, soit manuels, que vous commencez avec rage et que vous abandonnez sans les achever.

Cependant, c'est à votre âge qu'on prépare l'avenir et qu'on se fait soi-même ce qu'on restera. L'engouement, le caprice, l'entrain, l'enthousiasme ne suffisent pas pour remplir une tâche, et vous n'en accomplirez jamais si, dès maintenant, vous ne vous accoutumez à montrer de l'esprit de suite.

Cela n'a l'air de rien, et c'est tout dans la vie. Ne rien commencer qu'on ne veuille et doive finir, ne nouer aucune amitié à la légère pour la tromper ou en être meurtrie, n'abandonner aucune des misères morales ou physiques qui, ayant reçu de la sympathie, se trouvent le droit d'en attendre toujours, voilà la vraie dignité féminine, et le seul moyen d'acquérir l'influence salubre, bienfaisante qui doit rayonner autour de vous.

Cela vous semblera tout d'abord un peu dur d'être mesurées, pondérées, de regarder un but et

de ne pas le perdre de vue. Il est plus instinctif à la jeunesse de s'en aller au hasard, comme un papillon, au vol fou, qui se pose sur la première fleur dont l'éclat le sollicite. Mais nous ne sommes pas en ce monde pour mener une existence de papillon. Nous devons être utiles ; et, même pendant cette période de la vie de jeune fille, où il est vraiment permis d'être heureuse et de jouir de la vie qui sourit dans sa fleur, même pendant cette période joyeuse et douce, il faut se préparer au rôle qui attend toute femme ici-bas. Or, ce rôle, c'est le dévouement, sous quelque forme qu'il se montre, et tout dévouement est incompatible avec le caprice : il exige impérieusement la persévérance, la fidélité, l'esprit de suite.

Habitez-vous donc à tenir en main votre imagination. Oh ! je ne suis pas l'ennemie de l'imagination ; à la condition que nous en restions maîtresses, que nous la dirigions, elle peut répandre du charme sur notre vie. Mais il ne faut pas qu'elle s'engoue à propos de toute idée, de toute sympathie, de toute occupation nouvelle. N'apportez pas à vos nouvelles relations cet enthousiasme exagéré qui fait que des jeunes filles se voient trois fois par jour, se donnent sans garanties leur confiance, puis ouvrent les yeux et se prennent en grippe. Ne videz pas votre bourse dans la main du premier pauvre venu, pour vous laisser rebuter au premier défaut qu'il vous montrera. Ne commencez pas à peindre six ou sept heures par jour pour prendre votre ouvrage en horreur et le laisser à moitié fini.

Non, soyez plus sages. Avant de vous livrer à une amitié, à une bonne œuvre, à un travail, réfléchissez, ayez la sagesse de peser le pour et le contre, et surtout n'épuisez pas, dès le premier jour, votre enthousiasme et votre ardeur. Tenez à honneur de mener à bonne fin ce que vous entreprenez ; faites-vous gloire d'être fidèles et persévérantes.

Est-ce à dire que je voudrais vous voir éteindre cette belle flamme d'enthousiasme qui est un des charmes de la jeunesse ?

Non, certes ; seulement, dirigez-la ; ne laissez pas la fantaisie, l'engouement empiéter sur la raison et le devoir. Ayez le courage de vous imposer à vous-mêmes des limites, des mesures ; c'est ainsi que vous apprendrez, par l'exercice de petites choses, à mener à bien les grands devoirs, les grandes tâches, les grandes missions qui peuvent vous incomber dans la vie.

M. MARYAN.





## TOUJOURS ET PARTOUT

SUITE

X



ADELEINE est métamorphosée, depuis sa première rencontre, souvent renouvelée, avec Marie de Kerhédren. Leurs deux âmes se sont comprises et jointes dans le mystérieux fluide de la sympathie; et maintenant elles sentent qu'elles montent de compagnie la côte de l'existence.

Celle dont le pur héroïsme s'est voué dès l'enfance aux rudes chemins que suit l'infortune, et

aux seules douceurs intangibles de l'amour d'en haut : la vierge, avec cette force merveilleuse qui est en elle, et que double ici le rayonnement d'une de ces natures faites pour dominer les âmes, Marie n'a eu qu'à étendre son bras consolateur. Ce bras, dont chaque mouvement est une prière à Dieu, est doué d'une puissance irrésistible; il n'a eu qu'à effleurer le fardeau qui accablait Madeleine pour l'alléger aussitôt.

Elle était restée légendaire, sœur Marie-Véronique, partout où elle était passée. Là-bas, aux colonies, on avait dû la soustraire au fétichisme des indigènes, qui se pressaient en foule pour toucher seulement son vêtement, s'ils ne pouvaient rencontrer son regard. A Paris, dans les tournées de quartier, les pauvres ne voulaient plus voir personne après elle. A l'hôpital, les malades l'attendaient, la guettaient, se la disputaient. Et personne pourtant n'était plus calme qu'elle, plus réservé, plus silencieux.

— Mais enfin, ma sœur, lui demandait quelquefois un vieux maître de la médecine, en circulant avec elle d'un lit à l'autre, comment obtenez-vous tout cela de vos malades? Vous ne leur parlez même pas. C'est du magnétisme.

— Le magnétisme de la prière : c'est possible, docteur, répondait-elle avec son sourire fier. Et celui-là est entre les mains de tous.

Madeleine a donc été subjuguée comme les autres, si ce n'est plus vite encore, grâce à cette ressemblance de Marie avec Pierre, dont elle avait été saisie avant même de rencontrer dans son regard celui de la jeune Bretonne. Cette intimité devient le grand intérêt de sa vie. Entre le souvenir d'une causerie et l'espoir de la prochaine, elle se sent heureuse, et non plus par illusion, par attrait du nouveau ou du mouvement qui étourdit; mais, vraiment, jusqu'au fond de son cœur aimant qui a maintenant trouvé là son aliment, comme l'avaient trouvé déjà son esprit et sa volonté dans la vie utile et active qu'elle s'était créée dès son retour à Paris.

— J'ai des scrupules, ma sœur, de vous prendre trop de votre temps, dit-elle parfois à Marie-Véronique, quand elle la voit pressée, obligée de quitter rapidement le parloir. Et pourtant je vous assure que ce temps n'est pas perdu! Vous guérissez une âme dont la maladie était sans remède, puisque c'était le désespoir. Oh! si vous n'étiez pas religieuse, si je pouvais abuser de vous, il ne me manquerait plus rien, même pour ma vie entière qui m'apparaît si longue à suivre. Ce doit être si bon de vivre avec vous! Il n'y a pas de prêtre, pas de parent, pas d'amie, personne qui ait jamais su me dire les choses que vous m'avez dites, et comme vous me les avez dites. Vous me feriez faire n'importe quoi. Et puis— a-t-elle timidement ajouté un jour— ... vous lui ressemblez tant!

Et elles ont parlé de Pierre, comme elles avaient parlé de Céral et de toutes les choses qui remplissent le cœur de Madeleine, mis à nu devant le cœur ami. Et Marie de Kerhédren, qui adore son frère, soupire en pensant à ce qu'il a perdu, et elle prie de tout son cœur. Elle prie, et elle regrette depuis qu'elle connaît Madeleine, car elle sent combien là, pour lui, était le bonheur, et combien il doit souffrir! Jamais elle ne lui a raconté à lui cette intimité entre elle et Madeleine. Il ne soupçonne pas qu'elle connaisse la jeune femme, et lui-même n'en parle plus du tout. On pourrait croire que l'indifférence et l'oubli ont remplacé la haine et le mépris.

Est-ce Nelly qui l'absorbe et monopolise ses pensées? Alors, pourquoi ce mariage traîne-t-il autant?



## XI

Lorsque Pierre avait quitté Lyon au mois de mai, il avait emporté de M<sup>lle</sup> de Lossèbe un adieu, un *au revoir* qui valait tous les aveux et toutes les promesses. Faubert avait bondi de joie à cette nouvelle, qui avait aussi causé un vrai bonheur au cœur aimant d'Alix. Yves et Marie, plus calmes chacun de leur côté, s'étaient pourtant vite ralliés à l'idée de pousser à ce mariage, mais, involontairement, ils hésitaient tous deux, et se demandaient si Pierre, comme ils le connaissaient, pourrait déjà retrouver là le bonheur.

Sans tarder davantage, Faubert s'est transporté à Lyon pour se rendre compte du terrain, et les courses du Grand-Camp le trouvent mêlé à la foule brillante que domine M<sup>me</sup> de Lossèbe de sa tribune des bords du Rhône.

Gustave Paillette, le cavalier manqué, le camarade des postes, servira d'intermédiaire et d'introducteur puisque sa femme est très liée avec M<sup>lle</sup> Nelly. D'ailleurs, Faubert connaît aussi M<sup>me</sup> Hopps, il lui a été présenté dans le monde, à Paris, et en a gardé un tel souvenir que, pour elle seule, à en croire Pierre, il aurait fait le voyage.

Est-ce injuste, les amis ! pense-t-il en se débarrassant de Paillette, qui a eu sa première pensée (et qu'il a trouvé aussi maladroit qu'insupportable), pour piquer droit sur Hermance, dont la petite tête élégante et curieuse l'a déjà déposé.

Elle occupe le centre d'un groupe nombreux et animé de jeunes femmes et de jeunes filles auprès desquelles se multiplie son jeune mari.

— Je t'assure, William. Je *vous* assure, reprend-elle en voyant le sourcil se froncer au tutoiement, que j'ai reconnu M. Faubert, l'ami de M. de Kerhédren. Allez le chercher. Ce serait amusant de le voir et de savoir comment il est ici.

— Je ne veux pas relancer ce malheureux. Il saura bien vous trouver s'il désire vous présenter ses hommages.

Mais, d'un geste rapide, Hermance, attirant son mari, lui glisse quelques mots à voix basse, puis elle appelle à la rescousse sa belle-sœur. Leurs regards filent ensemble vers Nelly, qui rougit. Alors, avec un léger mouvement d'épaules, résigné, William Hopps descend de la tribune, à la recherche de l'artilleur. Il rencontre aussitôt Faubert, qui n'a pas perdu son point de repère, et arrive grand train.

— Ma femme vous attend avec impatience. Les conspirations de Venise étaient des jeux d'enfants en comparaison des mystères et des machinations qui s'ourdissent sous ces airs de fête et de quiétude... et auxquels vous êtes mêlé, paraît-il. Je vous laisse. Je ne veux pas pénétrer les secrets des dieux.

— Je savais bien, monsieur Faubert, que je vous avais reconnu. Comment êtes-vous ici ?

— Mais, madame, histoire de voir les courses. C'est très curieux, les courses du Grand-Camp. Voilà longtemps que je projetais de faire le voyage tout exprès.

— Ah ! vraiment ?

— Cela vous étonne ? continue-t-il avec son sérieux drôle.

— Au fait, non ! vous avez eu bien raison. Il faut que je vous présente à ma belle-sœur.

Et tous trois causent gaiement, comme de vieux amis. Ils sentent tout de suite qu'ils visent le même but, mais, d'un commun accord, voltigent d'abord autour, courtoisement, discrètement.

Paillette n'a, sans doute, pas les mêmes idées en tactique. Il arrive tout courant vers sa femme, puis d'elle à Faubert :

— Je vais vous présenter à M<sup>me</sup> Paillette. Comment n'est-ce pas fait déjà ? Et à M<sup>lle</sup> de Lossèbe ! Tout cela, c'est du temps perdu.

Sans remarquer l'air mi-ennuyé, mi-moqueur avec lequel l'ont reçu les trois complices :

— Rose ! Rose !... Notre ami, à Kerhédren et à moi, M. Faubert ! Il est de passage à Lyon et nous fera, j'espère, l'amitié de venir dîner ce soir.

— Nous comptons sur vous ; nous aurons à causer, ajoute la jeune femme en élevant la voix, tandis que Nelly, placée derrière elle, cherche à se dissimuler.

... Les maladroits, les lourdauds ! Pourquoi ne pas appeler tout de suite M<sup>lle</sup> de Lossèbe et crier d'un bout du turf à l'autre : Voilà M. Faubert qui vient de la part de son ami Kerhédren savoir si vous accepteriez de devenir sa femme !

Cependant, il s'incline, balbutie une excuse banale pour esquisser le dîner, se trouve contraint de capituler pour le prochain déjeuner, puis joue le personnage muet, quand Rose, s'installant en face de lui, à côté d'Hermance et d'Andrée :

— Voyons, combinons tout de suite, comment nous allons nous y prendre.

Et elle se lance à corps perdu dans une série de projets, d'idées, de plans, qui donnent un libre cours à son imagination dévergondée.

Son mari l'approuve et opine du bonnet. Il est le seul. Ce qui domine chez les trois autres, c'est après un profond étonnement, une immense envie de rire.

— Oh la la ! ouf ! s'exclame Faubert dès que le ménage s'est éloigné. Et dire que ce n'est que le commencement de ce que j'aurai à subir, et demain, et les autres jours ! Il faut que j'aime rudement Pierre ! Vous voyez souvent les Paillette ?

— Avant son mariage, elle était très gentille ; mais, depuis, ils sont assommants tous les deux.

La curiosité proverbiale de M<sup>me</sup> de Lossèbe est piquée au plus haut point par la présence de ce jeune officier qu'elle ne connaît pas. Elle se rapproche d'Hermance et se mêle à la conversation.



Faubert lui est donc immédiatement présenté, et reçoit l'accueil aimable et simple qu'elle fait à tous, et qui met tous à l'aise avec elle.

Vincennes, le 13<sup>e</sup> d'artillerie... elle a compris, mais ne cède pas moins au plaisir d'exhiber le jeune Parisien à son thé du lendemain, après le dîner des courses.

C'est là que, pour la première fois, Faubert cause tout à l'aise avec Nelly. Sa pâleur, son air triste, l'éclair qui illumine son regard, quand le nom de Pierre est prononcé comme par hasard, ne lui laissent pas de doutes sur les sentiments personnels de la jeune fille. Mais les parents?....

## XII

Le général de Lossèbe était surnommé dans son corps d'armée « le paysan du Danube ». D'un physique épais et rien moins que soigné, il n'en avait pas moins un esprit très délié et une grande finesse d'observation.

Il ne remarqua Faubert que dix minutes à peine, chez lui, le soir; et, du premier coup, il eut tout deviné.

— Vous ne m'aviez pas parlé de votre nouvel ami de Vincennes, vint-il dire à sa femme, en se frottant les mains d'un air goguenard.

Celle-ci se déshabillait en causant avec ses filles des incidents de la journée.

— C'est un grand ami des Paillette et surtout des Hopps. Ces dames me l'ont présenté hier, aux courses, et nous nous sommes trouvés tout de suite en pays de connaissance.

La seconde des Lossèbe, qui tient de son père, sans la lourdeur physique, la finesse d'observation, lance quelques phrases en anglais à sa sœur et, sous un prétexte insignifiant, l'entraîne dans leur chambre, dont elle referme la porte.

— Ah! ça, voyons, mon enfant, vous êtes folle! continue le général sans changer de ton. Voulez-vous, oui ou non, donner votre fille à M. de Kerhédren?

Quatre jours après, Faubert partait parfaitement renseigné. Il savait toutes les bêtises de Paillette, qui avait butté définitivement l'amour-propre du général en disant qu'à un moment donné Pierre n'hésiterait pas à payer de sa personne, à donner des leçons pour subvenir à l'existence de sa famille. Il savait encore la chaude campagne des Hopps en faveur de son ami; il savait surtout que le général, malgré ses formes bonasses, ne cédait jamais quand, par hasard, il se mêlait de donner son avis à « ses femmes », comme il disait.

Faubert part donc moins content qu'il n'était arrivé, et se félicite d'autant plus d'avoir aussi complètement couvert la responsabilité de son Pierre « tout à fait étranger », a-t-il commencé

par établir, à la démarche d'éclaireur que lui est venu faire à Lyon.

— Pauvre petite! se borne à soupirer Pierre, au compte rendu de la mission. Encore des parents qui font consister le bonheur dans les facilités de la vie matérielle. N'y a-t-il donc à craindre que la pauvreté pour qu'elle fasse acheter trop cher tout le reste, et que se garer d'elle soit se garer de tous les maux?... La maladie, le désaccord, l'antipathie... qu'importe? On a de l'argent!... Tout comme l'autre! ajoute-t-il avec un éclair dans le regard à la pensée de Madeleine.

Et, d'un de ses haussements d'épaules familiers, il a terminé définitivement tous commentaires sur l'incident de Lyon.

Comme on se l'arrache dans le monde, que les mères se le disputent, que les jeunes filles soupirent et qu'on lui reparle mariage:

— L'argent ne me suffit pas à moi, répond-il avec une rudesse invariable. On en trouve assez d'autres à vendre. Et, pour ce qui est d'aimer, je n'aimerai plus personne.

— N'avais-tu pas dit cela avant de rencontrer M<sup>lle</sup> de Lossèbe, remarqua une fois Faubert.

— Oui, avant comme après. Mais, je t'en prie, ne me demande rien, je ne puis rien expliquer; je laisse aller au jour le jour; à la dérive, qu'importe?... La Chartreuse et la mort sont au bout!

L'hiver a passé ainsi sans une faiblesse pour Pierre. Il va et vient, se montre partout. Rien dans le courant de la vie ne le distingue de ses camarades, mais dès qu'on a gratté une couche banale très superficielle, on se trouve en présence d'une muraille infranchissable. Savoir ce qui se passe au delà, même sa famille, même son Pylade y ont renoncé.

Souvent, comme par le passé, les regards des deux amis se rencontrent; mais l'entente semble tacite, ils ne cherchent plus à se lire jusqu'au fond. Un soir, pourtant, que l'œil de Faubert se fixait avec une plus affectueuse anxiété, Pierre est allé à son ami, a saisi ses deux mains, qu'il a serrées à les briser; puis, l'embrassant avec une vraie tendresse:

— Tu ne m'en veux pas, n'est-ce pas?

Et ils sont ensemble partis pour le bal.

Sur quoi reposent les réputations?... Jusqu'à Lyon, on raconte les succès du « beau Kerhédren ». Il danse, il flirte, il s'amuse, pendant que Nelly soupire et dépérit.

Les Lossèbe trouveront là l'argument qu'ils cherchent vainement ailleurs pour désarmer leur fille. Blessée dans le vif de son amour-propre, déçue dans les rêves de son imagination et de son cœur, Nelly quitta brusquement sa mine sévère pour reprendre la vie qu'elle avait toujours menée. Elle déclara à ses parents qu'elle ne demandait pas mieux que de se marier et, trois mois après, « vraiment contente et confiante », écrivait-



elle à Andrée, elle épousait Fabien de Reugillac, fils unique de leurs vieux voisins du Périgord.

## XIII

— Plus j'y pense, vois-tu, Georges, plus je suis ennuyé de ce qu'on doit raconter à Lyon... puisqu'il paraît qu'on y raconte quelque chose... Ou que j'ai lâché cette pauvre petite ou qu'elle m'a refusé. C'est également bête et faux... Je n'aime guère à parler de toutes ces choses, mais puisque la voilà mariée et heureuse... Est-ce peu solide, tout de même, un cœur de femme... Qu'est-ce que tu en dis ?

— Je te trouve sévère. Moi, pour ce que j'en fais, je ne demande rien de plus. Ne sois pas de roc et ne cherche pas des rocs. Cela se rencontre dans ton pays, peut-être, mais pas ailleurs. Vous avez dans le sang de l'infusion de dolmen. Tu n'aurais pas quelque cousine là-bas qui ferait ton affaire ? Une Gaël, une Rosen ?... Dis donc à Yves de te chercher cela.

— Ne me parle pas d'Yves ; je suis furieux contre lui.

— Ah bah !

— Mais tu sais bien : sa campagne à Terre-Neuve, sur le *Pétrel* ?

— Eh bien ?

— Il est sûr maintenant de n'y pas *couper* et ne veut prendre aucun moyen d'esquiver la corvée.

— Je ne comprends plus du tout.

— Tu ne devinés pas que, sous le prétexte de protéger Alix et toute la marmaille, il m'a fait jurer de ne pas entrer à la Chartreuse avant son retour.

— Il a joliment raison. D'ailleurs, toi-même tu ne l'aurais pas voulu.

— De fil en aiguille, il n'y a plus de raisons pour que cela finisse. Si l'on m'avait laissé faire, cette sotte histoire de Lyon eût été évitée.

— Tu n'as pas plus la vocation religieuse que moi. Demande à ta sœur Marie, qui s'y connaît.

Pierre l'a déjà demandé à Marie. Il va souvent la voir, désireux à la fois et craintif de mettre à nu son cœur, d'en sonder jusqu'au fond les derniers replis. Au moment de commencer, une sorte de honte l'arrête toujours, et il cède au seul charme d'une douce conversation intime au travers des souvenirs d'enfance.

Marie, qui le connaît, veut le laisser venir. Depuis cette intimité spéciale qui les avait liés tous deux dès l'enfance, elle a toujours su le prendre mieux que tout autre. Mieux que tout autre, elle sait toutes les délicatesses et toutes les timidités de cette nature à la fois hésitante et forte, craintive et passionnée, toujours élevée, toujours fière, toujours un peu sauvage. Loin de le questionner avec hâte, de le pousser avec curio-

sité, elle l'attend avec une patience et une douceur infinies. La confiance ne peut rentrer que goutte à goutte dans ce pauvre cœur, que la vie a rendu si méfiant, si méfiant que lui-même a peur de se connaître.

De même que le blessé, le plus silencieusement fort et résigné, ne peut retenir un frémissement lorsqu'il voit la sonde approcher la plaie douloureuse, ainsi Pierre, toujours serein, se contracte dès qu'on le questionne, et son cœur frémissant se ferme davantage à mesure que les questions cherchent à pénétrer plus avant.

Marie le laisse donc parler de ce qu'il veut, dire seulement ce qu'il veut dire, et ils causent ensemble surtout du passé lointain. Tout doucement, il reprend l'habitude de parler sans arrière-pensée, de redire les choses à mesure qu'elles lui viennent à l'esprit. Tout doucement, Marie retrouve son Pierre d'autrefois, et la prière quotidienne qu'elle offre au Ciel pour le frère bien-aimé, commence à se mêler d'une intense action de grâces.

Un jour, au cours de la conversation, Pierre s'est laissé entraîner à parler de choses plus récentes, des causes de son scepticisme, de son aversion pour les femmes, et il s'arrête plus étonné que mécontent d'en avoir tant dit ; Marie, demeurée silencieuse, ne reprend la conversation qu'évasivement, pour l'aider à changer de sujet.

— J'en étais sûr, se dit alors Pierre. Avec la nature que je lui connais et la vie qu'elle a choisie, elle est trop au-dessus de toutes ces misères pour faire de leurs commentaires un sport de curiosité.

Et comme cela lui a fait du bien, à lui, de parler, il se risque à recommencer. Toujours la même discrétion, la même liberté. Il recommence encore et, chaque fois, de plus en plus longuement, de plus en plus profondément. Le premier pas fait dans cette voie, rien ne l'arrête plus, et ses meilleurs moments sont ceux qu'il passe au petit parloir de la rue du Bac.

Marie a dû employer plus d'un subterfuge pour qu'il n'y ait pas de rencontre entre Pierre et Madeleine, qui y viennent tous deux autant que ses occupations multiples lui permettent de les recevoir.

Elle a, dans la Maison mère, l'influence et la place qu'elle s'est faites partout sans jamais les chercher. Elle n'a eu que quelques mots à dire à la Supérieure (une sainte et une femme de haut mérite intellectuel, qui aime à voir dans Marie sa future remplaçante) et toutes les facilités lui ont été données.

On sait qu'elle ne peut faire que du bien à l'intérieur, comme à l'extérieur, parmi les pauvres, comme parmi les mondaines, qui reviennent à elle dès qu'elles l'ont approchée une fois.

Madeleine ne s'est-elle pas délectée l'autre jour encore, en entendant parler des Dames de la Re traite, des conseils qu'elles donnent, de leur



mission spéciale dans bien des circonstances délicates.

Alors était intervenu le vicomte de la Rocheberge :

— Eh! mesdames, pourquoi chercher des spécialistes en pareilles matières? Nous n'avons qu'à regarder de tous côtés autour de nous les grandes cornettes de Vincent de Paul. Regardez-les de près. Suivez-les. Sans un mot, vous aurez le plus éloquent des sermons et les inspirations les plus généreuses. Si votre mal est spécial, ou si, par impossible, une pauvre âme aussi noire que celle de votre serviteur est votre partage, cherchez entre toutes ces cornettes la sœur Marie-Véronique. Et si vous pouvez vous trouver sur sa route... eh bien! vous viendrez me remercier de vous avoir donné la recette.

#### XIV

Si Marie a pu éviter à Madeleine de rencontrer Pierre, il n'en est pas de même pour Yves et Alix, qui la surprennent un jour avec la jeune femme.

Du premier coup, Yves et Madeleine se sont reconnus. Lui, salue respectueusement et reste à l'écart avec Alix qui a compris; mais Madeleine, livide, frissonnante, est déjà hors de la pièce.

Tant de choses se sont dressées soudain à son souvenir! La première fois qu'elle avait vu ce visage si semblable à celui de Pierre, à côté de celui de Pierre, dans l'ombre de l'escalier, boulevard Haussmann; Pierre allait se battre, et il ne voulait pas le lui dire, et elle ne comprenait pas pourquoi il avait l'air si triste... Triste à l'idée qu'il pourrait ne pas la revoir!... Comme il lui avait bien expliqué cela ensuite! Et comme elle avait refoulé de douces larmes en l'écoutant!

Elle avait encore vu Yves avec Pierre une ou deux autres fois... sa grand'mère aussi était présente. Sa pauvre grand'mère, dont le dernier souhait... Hélas!...

Yves lui avait tant plu! Madeleine n'a-t-elle pas lu sur un calepin retrouvé parmi les chères reliques de Mont-Évron : « si je pouvais avoir un second faible aussi grand que celui que j'ai pour mon jeune ami Pierre, ce serait pour son cousin. C'est de ce sang-là que je veux mes petits-enfants, que je les aurai, si Dieu me prête vie. Ce beau marin et moi, nous nous sommes compris à demi mot; nous travaillerons dans le même sens, et ma petite Madeleine sera heureuse. »

Ces lignes repassent devant ses yeux. C'est vrai : dès le début, elle avait senti dans Yves un allié, et les conversations qu'ils avaient eues ensemble s'étaient mises immédiatement sur le pied d'une franche et confiante cordialité... Et maintenant!... Que doit-il penser?

Elle n'a pas pu, elle n'a pas voulu affronter son regard, si exclusivement triste, que, dans un éclair, elle n'a pu manquer de le remarquer; elle a fui irrésistiblement.

A présent, de l'autre côté de la porte, qu'elle referme avec précipitation, elle reste clouée, les pieds rivés au sol, aussi incapable de faire un mouvement que de prononcer un mot.

Les trois autres, demeurés silencieux, se regardent avec pitié.

— Suivez-la vite, Marie, et ne vous pressez pas de la quitter si elle a besoin de vous. Nous vous attendrons bien volontiers.

Marie a rejoint Madeleine et passe affectueusement son bras sous le sien.

— Pourquoi vous êtes-vous sauvée comme cela? Voyons, est-ce raisonnable de vous mettre dans un état pareil?

— Oh! je souffre bien! Je souffre là, dit-elle en comprimant de ses deux mains les battements de son cœur. Pourquoi? Vous le demandez?... Mais vous savez bien que c'est le mal inguérissable qu'un regard endort ou réveille. Oh! ce regard!... qui est le vôtre, qui est celui d'Yves de Kershédren... et qui est le sien!... Avez-vous oublié cette première rencontre, l'effet que cela me fit de vous voir, vous? de voir tout à coup ressuscité devant moi ce qui, en moi, ne mourra jamais!... Vous me croyiez guérie? Non, n'est-ce pas? Vous me connaissez trop bien... Mon Pierre! Dites-leur à tous les deux qu'ils me pardonnent le mal que j'ai fait à celui que vous aimez tant tous trois, mais que, moi, j'aime bien plus encore. Dites-leur combien j'ai souffert. Dites-leur que je n'ai trouvé que la plus amère torture, là où je n'ai d'ailleurs jamais cru trouver le bonheur, où je n'ai jamais rien cru trouver, puisque je ne cherchais rien. Dites-le-leur, pour qu'ils me pardonnent, et qu'ils le lui disent, à lui aussi, comme vous m'avez promis de le lui dire quand son mépris, calmé par le temps, pourra entendre prononcer mon nom. Votre pardon à tous est ma seule consolation en ce monde, et le sien, à lui, est ma suprême espérance avant de quitter cette vie... Mais on vous attend, ma sœur, et je vous retiens. Laissez-moi me sauver... Merci! Cela va mieux... A bientôt!

Et elle se dégagea doucement de la chaude étreinte qui commençait à lui ramener un peu de vie au cœur.

Marie rentre au parloir très émue.

— Pauvre, pauvre enfant! murmure Yves en l'écoutant.

— Dis-lui bien surtout, continue Alix, toute la peine que nous fait son chagrin. Tout ce que je savais de ses malheurs, et tout ce que tu me disais d'elle, avaient effacé dès longtemps toute trace pour la rancune. Maintenant que je l'ai vue, à peine aperçue pourtant, la plaindre ne me suffit pas, et je ne demande qu'à l'aimer.



— Je ne l'avais pas vue depuis le départ de Pierre pour le Tonkin. Elle est plus charmante que jamais sous son crêpe.

— Quel dommage que tout cela ait tourné ainsi ! C'eût été si gentil de les voir tous les deux heureux ensemble. Mais Pierre est intraitable ; il n'a l'air méchant que lorsqu'on lui parle de cette pauvre petite femme, mais il l'a bien, alors ! Je me souviens que les enfants en étaient consternés un soir que je l'avais entrepris à propos de la mort de cet affreux Céral. C'est impossible d'essayer quoi que ce soit maintenant.

— Vous, Marie, qu'est-ce que vous en dites ?

— Je n'en dis rien, mais j'en pense beaucoup,

et depuis longtemps ! Dois-je l'avouer ? Je ne suis pas sans espoir. J'ai mis leur cause en si bonnes mains !

— De l'espoir ! Tu as de l'espoir ? Tu n'as donc pas entendu Pierre ?

— Je l'ai entendu, mais, c'est égal, j'ai une proposition à vous faire, puisque la Providence nous réunit ainsi tous les trois : conspirons !

Et quand bientôt, au son de la cloche, Marie se lève précipitamment, ils se serrent les mains, tout heureux, en répétant : Conspirons !

JEAN-MARIE.

(La suite au prochain numéro.)



## LE JARDIN

*Je passais, — j'entendis, de la route poudreuse,  
Que, derrière le mur, on riait aux éclats,  
Et je poussai la porte. A travers les lilas,  
Voilà ce que je vis dans la maison heureuse :*

*Un tout petit enfant essayait au jardin,  
Au doux enchantement de sa mère ravie,  
Dans le parterre en fleurs et sur le gazon fin,  
Ses pas, les premiers pas qu'il eût faits de sa vie.*

*Cher amour ! il allait tout tremblant, il allait  
Avançant au hasard son pied mignon et frêle.  
Hésitant et penché, si faible, qu'il semblait  
Que le papillon dût le renverser de l'aile.*

*Et lui, se pâmant d'aise à ce monde inconnu,  
Suivait l'oiseau qui vole et parlait à la rose,  
Et tout en gazouillant quelque charmante chose,  
Ouvrait toujours plus grand son grand œil ingénu.*

*Parfois il s'arrêtait, tournait un peu la tête  
Vers sa mère orgueilleuse et toute à l'admirer,  
Et repartait avec de grands rires de fête,  
Ces rires si joyeux qu'ils vous en font pleurer.*

*Oh ! la mère, elle était à ne pouvoir décrire  
Avec son geste avide, anxieux, étonné,  
Et de tout son amour couvant son nouveau-né,  
Et marchant de son pas, et riant de son rire.*

*Elle suivait ainsi, courbée et pas à pas,  
Regardant par instants, dans un muet délire,  
Un homme assis plus loin et qui feignait de lire,  
Et souriait — croyant qu'on ne le voyait pas....*

*Et, par ce beau soleil, flottait sur tout cela  
Je ne sais quoi d'ému que le printemps apporte ;  
J'entendis le bonheur murmurer : — Je suis là —  
Et je sortis rêveur — en fermant bien la porte.*

E. PAILLERON





## CHEMIN MONTANT

SUITE



FRANÇOISE saisit une lampe et, élevant le bras avec orgueil, éclaira toute la personne de sa sœur. Son admiration peu dissimulée ne manquait pas de motifs; depuis quelques mois, il s'était opéré une véritable éclosion du charmant bouton de rose que paraissait déjà la fillette.

Rosée, maintenant, était une jeune fille jolie à faire rêver, avec sa

taille élancée et souple, son teint de fleur, ses cheveux superbes d'une nuance de blond doré fort rare dans nos régions. Tous en furent tellement frappés qu'à la suite du geste de Françoise, il y eut dans le salon un moment de silence général. Rosée le rompit par un éclat de rire :

— Vous avez positivement l'air de me regarder tous comme si vous ne m'aviez jamais vue! dit-elle avec une gaieté naïve. Est-ce que par hasard, dans votre idée, je devais devenir un laidéron? Mais vous ne songez donc pas que je touche à la fleur de mes dix-huit ans? Je n'ai qu'à tendre la main encore pendant deux mois, et je la cueillerai!

Et, faisant une glissade, elle disparut.

Le lendemain matin, Françoise était dans la serre, en train de soigner ses plantes, lorsqu'elle entendit crier le sable sous les pieds de quelqu'un. C'était Raoul Vernède qui s'avancait sans la voir. Elle l'appela joyeusement :

— Venez vite, ami! J'ai une délicieuse rose que je réserve pour votre boutonnière. Je n'ai pas fait exprès de la casser, mais, quand le malheur est arrivé, j'ai pensé à vous tout de suite. C'est déjà bien, n'est-ce pas?

Et, en riant, elle passa la fleur à la boutonnière de son veston.

— Vous paraissez bien gaie, enfant? fit-il, l'examinant d'un regard attendri. Je vois que mon invention des Pyrénées n'a pas été mauvaise, après tout.

— Elle a été aussi bonne que possible, répondit Françoise, tandis qu'une lueur un peu rose montait à ses joues mates.

Vernède s'assit sur un des légers fauteuils d'osier qui meublaient la serre et reprit bientôt :

— Alors, comme je vous l'avais dit, avec une meilleure santé et plus de force, vous avez acquis une meilleure idée de la vie?

— Oui, répéta Françoise, j'ai acquis en effet une meilleure idée de la vie, mais ce n'est pas tout à fait comme vous l'aviez dit.

Elle s'était penchée de nouveau sur ses fleurs et se trouvait presque à genoux, auprès de Raoul Vernède, qui ne la voyait que de profil perdu.

— Pas tout à fait comme je l'avais dit? Comment, alors? questionna-t-il.

Françoise ne répondit qu'après un instant de silence :

— Un jour, je vous expliquerai comment. Je veux seulement vous dire, aujourd'hui, — et elle posa une de ses petites mains brunes sur la sienne — que je suis presque... pas tout à fait... mais presque heureuse.

Elle se releva et traversa la serre dans sa largeur; puis, tournant le dos à Raoul Vernède qui, lui aussi, s'était levé et se promenait de long en large :

— Comment trouvez-vous papa? Il a l'air bien reposé, bien mieux, n'est-ce pas?

— Il est rajeuni, déclara Vernède; c'est un homme sauvé. Voilà votre récompense, petite Françoise.

— Oui, répondit-elle avec sentiment. *Elle* est très bonne pour lui, elle l'aime vraiment beaucoup... Pour nous, elle est parfaite et aussi délicate que possible, mais...

Françoise s'interrompit et étouffa un soupir; il se fit un long silence. Elle reprit, sans le regarder, toujours très occupée à rattacher les branches flexibles d'un fuchsia en espalier.

— Vous n'avez pas été trop satisfait, je crois bien, ami, de trouver une société si nombreuse hier, pour le jour de votre arrivée. Vous aviez l'air un peu sombre. A un moment, j'ai eu une drôle d'impression : celle que vous étiez fâché contre moi.

— Fâchée contre vous? Non, non, enfant, pro-



testa Vernède, la voix assourdie par une émotion qui échappa à Françoise.

Une autre idée l'absorbait, et le nœud qu'elle serrait autour des rameaux épars exigeait sans doute beaucoup d'application, car ce fut le visage tout à fait perdu dans la verdure qu'elle ajouta :

— Et... tout le monde a dit son avis sur M. de Fontpreux, excepté vous ; est-ce que vous n'auriez pas aussi bonne opinion de lui que les autres, dites-moi ? Que pensez-vous de lui ?

Pas tout de suite, mais presque aussitôt, Raoul Vernède répondit :

— Je pense que M. de Fontpreux est un charmant garçon et un parfait gentilhomme.

— C'est tout ? demanda Françoise au bout d'un instant.

Ne recevant pas de réponse, elle écarta les branches du fuchsia et chercha des yeux son ami. A son grand étonnement, elle constata qu'il avait disparu. Françoise resta d'abord un peu pensive, mais, bientôt, elle se remit :

— Il ne peut pas lui avoir déplu ; la réponse qu'il vient de me faire le témoigne bien, murmura-t-elle.

Et elle reprit son jardinage.

Or il arriva qu'à deux jours de là, M. de Fontpreux se promenait à travers bois, entre la Forestière et la propriété des Lefeyve, ses hôtes. L'air était doux, le soleil très gai. Pour mieux jouir de l'épaisseur et de la fraîcheur de la mousse, Maxime s'était égaré volontairement au milieu des taillis. Tout à coup, son attention fut attirée par le son d'une voix de femme, au timbre jeune et fort agréable, qui s'élevait du fond d'un petit chemin creux, profondément encaissé entre les escarpements des talus. Un enchevêtrement de ronciers et de chèvrefeuilles, formant haie, empêchait le jeune homme de voir, mais les paroles venaient très distinctement jusqu'à lui, et comme elles étaient assez singulières, il ne put s'empêcher de s'arrêter pour écouter :

— Alors, tu ne veux pas ? disait la voix. Je ne t'ai jamais vu d'une humeur pareille, cela n'est vraiment pas gentil ! Je vois parfaitement que tu le fais exprès ; si tu voulais, tu pourrais très bien te maigrir, je ne te demande que trois centimètres. Mais tu ne veux pas ! Je vais être obligé de retourner à pied, justement j'ai des souliers qui me font mal ; tu ne sais pas toi, ce que c'est que d'avoir des souliers qui vous font mal ! Égoïste, va. A quelle heure arriverons-nous pour déjeuner ! On va encore me gronder d'avoir fait l'école buissonnière et ce sera ta faute. Voyons, vraiment, tu ne veux pas te maigrir un peu ? Seulement de trois centimètres ?

Intrigué, Maxime parvint à découvrir un trou dans la haie et allongea la tête. Il aperçut dans le chemin une jeune fille et... un cheval : un petit poney aux formes vigoureuses, un peu trapues, l'œil vif, la crinière en brosse et le front tétu.

La jeune fille était nu-tête ; ses cheveux blonds, un peu défait, tombaient sur son cou et auréolaient sa figure d'un nimbe d'or tout baigné de reflets chatoyants ; elle portait, passé à son bras, un chapeau de paille rempli d'une gerbe de fleurs, et son profil délicat se détachait avec l'éclat d'un teint incomparable sur le fond de verdure. Redressant d'un air fâché sa taille très jeune et gracieuse, elle fixait sur le poney des yeux indignés qui restaient rieurs malgré tout, tellement, on le sentait, cela leur était naturel.

— Quel éblouissement ! murmura Maxime. Quelle fête pour un peintre qu'un teint, des cheveux, des yeux pareils ! Et même sans être peintre !... Comme interprétation moderne du printemps, on ne pourrait rien trouver de plus idéal !

Pendant cet aparté du spectateur, dont elle ne soupçonnait pas la présence, la jeune fille, se baissant, prit un bout de sangle qui pendait au côté de la selle placée sur le dos du poney, et essaya de le rattacher. Ses efforts restèrent superflus. Un instant après elle se relevait, frappant du pied avec impatience :

— Au lieu de te maigrir, tu te fais plus gros que jamais !

Maxime saisit immédiatement la nature de l'accident qui amenait ce désaccord entre l'amazone et sa monture. En même temps, il se frappa le front comme si une illumination subite s'était faite dans son cerveau.

Aussitôt, il fit un léger détour et dégringola la pente du talus jusqu'au fond du chemin creux, apparaissant d'une façon inattendue aux yeux un peu effarés de la jeune fille. Mais c'était, sans doute, une petite personne de beaucoup de sang-froid, car, sans trahir davantage d'émotion, elle se rapprocha de son poney et resta appuyée à la selle, avec l'attitude calme et digne d'une princesse qui ne peut s'attendre qu'à des hommages très respectueux.

Ce fut très respectueusement, en effet, que Maxime la salua, se tenant à très respectueuse distance, et sollicita la faveur de lui venir en aide en remettant la sangle du poney et en consolidant la selle déplacée.

Un sourire amusé se dessina aux coins des lèvres de l'inconnue, à l'idée sans doute que ce monsieur complaisant avait été mis au courant par sa conversation avec sa monture. Elle inclina la tête et s'écartant de l'animal, sous la protection duquel elle avait semblé s'abriter, satisfaite sans doute du ton de Maxime, elle répondit :

— Si vous voulez bien me rendre ce service, monsieur, je vous en serai très reconnaissante.

M. de Fontpreux s'empressa de se mettre à l'œuvre. Mais le poney s'obstinait à ne pas « maigrir » ; employant la ruse des chevaux qui ne veulent pas se laisser seller, il gonflait ses flancs de manière à faire sauter toutes les boucles et toutes les sangles. Les exhortations de sa mai-



trousse, et surtout quelques claques vigoureuses appliquées par le jeune officier, eurent enfin raison de son entêtement, et tout rentra dans l'ordre. La selle n'attendait plus que l'amazone. Maxime, voyant une certaine hésitation sur le visage de la jeune fille, se découvrit de nouveau, et lui demanda la permission de se présenter :

— Maxime de Fontpreux...

— Ah! exclama-t-elle gaiement. M. de Fontpreux, le phé... l'ami de Maurice Lefeyve?

— Oui, mademoiselle, et permettez-moi d'ajouter que je suis très heureux d'avoir pu être de quelque secours à M<sup>lle</sup> Rosée Mac-Laur.

— Comment! comment! fit-elle, devenant plus rose et plus jolie que jamais; vous savez mon nom? Mais vous ne m'avez jamais vue!

Maxime répondit que le souvenir très vivant des descriptions de Françoise lui avait suffi pour la reconnaître au premier coup d'œil. A la suite d'un tel prologue, les choses allèrent fort bien; toute froideur et toute gêne réciproques disparurent, et la conversation s'engagea avec vivacité entre les deux jeunes gens.

Rosée, tandis que Maxime l'aidait à se replacer en selle, lui avoua qu'elle était sortie seule, un peu en contrebande, du parc de la Forestière, et qu'ayant poussé sa promenade assez loin, elle ne savait trop comment retrouver le plus court chemin. Maxime offrit aussitôt de l'accompagner un peu de temps, pour la remettre dans la bonne direction. Il en aurait été fort en peine, car le pays lui était à peu près inconnu, mais il comptait sur la générosité de quelque poteau indicateur qui le tirerait d'affaire, tout en lui permettant de prolonger l'aventure.

Après avoir battu les bois dans tous les sens, promenade qu'ils trouvèrent charmante, l'un et l'autre, ils finirent enfin par apercevoir, à travers l'éclaircie des futaies, les cheminées et les toits de la Forestière. Discrètement, Maxime voulut se retirer, mais Rosée, avec une gentillesse irrésistible, protesta qu'elle l'avait entraîné beaucoup trop loin de chez ses hôtes, pour l'y renvoyer à cette heure indue, lorsqu'un déjeuner, où chacun serait enchanté de le voir figurer, était tout prêt, là, à deux pas. Et Maxime se laissa faire une douce violence.

Suivant la prédiction de Rosée, il fut fort bien accueilli, et l'incident du matin égaya tout le monde. Françoise exultait d'orgueil et de plaisir en voyant l'admiration évidente de M. de Fontpreux pour sa sœur, admiration que Maxime lui exprima, du reste, en quelques mots enthousiastes.

Deux heures plus tard Maurice Lefeyve et sa femme se présentèrent, prétendant être, depuis le matin, et dans la plus vive inquiétude, à la recherche de leur visiteur fugitif. Puis la famille d'Auvray arriva, les garçons chargés de balles et de raquettes de tennis, et la journée se passa dans une joyeuse animation.

Les propriétés des trois familles se trouvaient fort rapprochées, et, comme il arrive à la campagne, pour peu que l'on soit uni par quelque lien de parenté plus ou moins éloignée, on vivait sans cesse les uns chez les autres. Maurice et Isabelle ne demandaient qu'à dépenser en agréable société leur trop-plein de gaieté et de joie, et, dans la famille d'Auvray, une fillette de quatorze ans et deux grands collégiens n'aspiraient qu'à échapper par tous les moyens possibles aux théories d'éducation par trop rigides de leur mère.

C'était donc, chaque jour, de nouvelles réunions; promenades, excursions, pique-niques, parties de pêche ou de tennis, sauteries le soir...

— Voici longtemps que nous n'avions eu un été aussi mouvementé, disait un soir, en souriant, Françoise à Raoul Vernède; il faut que ma tante d'Auvray soit souffrante pour se relâcher ainsi de son rigorisme. Et puis Rosée est comme un vrai petit démon cette année; elle entraîne tout le monde; on ne peut pas lui résister!

— Et vous, Françoise? questionna Vernède, vous qui vous multipliez pour la satisfaction de tous, si bien que l'on trouve à peine un instant pour vous parler, êtes-vous contente? Vous m'avez dit, il y a quelque temps, que vous étiez presque heureuse, l'êtes-vous *tout à fait* maintenant?

A cette question, quelque chose d'indécis et d'un peu troublé passa au fond des yeux de Françoise, puis, secouant la tête, elle sourit de nouveau, cette fois avec effort, et répondit :

— Ne pensez-vous pas qu'il ne faut pas trop presser le bonheur? Je lui laisse prendre son temps?

Vernède la regarda s'éloigner en tordant sa moustache d'un air préoccupé.

Les jours passaient, sans que la gaieté générale diminuât, mais le sourire s'effaçait de plus en plus du visage pâli de Françoise. Un observateur attentif eût été frappé de l'expression d'incrédulité douloureuse, de surprise attristée et de désillusion amère qui, successivement, venait assombrir ses traits. Ce n'était que des nuages; elle avait tant d'empire sur elle-même que ses impressions les plus profondes étaient réprimées presque toujours avant qu'on pût en avoir le soupçon.

Quelqu'un cependant observait, triste et inquiet, ces symptômes fugitifs d'angoisse morale chez la jeune fille; mais, parmi tous les membres de ces joyeuses réunions, ceux qui songeaient le moins à les remarquer étaient certainement Maxime de Fontpreux et Rosée, pour l'excellente raison qu'ils se trouvaient occupés à peu près uniquement l'un de l'autre.

Depuis la fameuse rencontre dans le bois, l'admiration du jeune officier n'avait fait que croître chaque jour.

— Elle m'ensorcelle, c'est positif! se disait-il; elle n'a qu'à me regarder pour me faire faire ce qu'elle veut.



Rosée s'en apercevait bien, et ce phénomène lui semblait fort drôle. M. de Fontpreux, avec ses vingt-six ans, était, à son point de vue, un homme d'âge sérieux, et l'idée qu'elle le menait au gré de sa fantaisie et de ses caprices l'amusait beaucoup. Elle renouvelait l'expérience à tous propos, y mettant une coquetterie inconsciente, mêlée d'enfantillage, qui achevait de la rendre irrésistible aux yeux de Maxime.

Il n'était pas d'inventions extravagantes dans lesquels Rosée n'entraînât « la jeunesse », comme elle disait avec un regard de ses yeux bleus rieurs, frisant l'impertinence, à ceux qu'elle jugeait en dehors de cette catégorie privilégiée; et Maxime faisait toujours, et de fort bon gré, partie de « la jeunesse ».

Un soir, elle imagina, avec ses cousins d'Auvray, un tennis aux flambeaux. Le principal agrément de cet exercice consistait à courir après les balles qui s'égarèrent dans les taillis entourant l'emplacement du jeu, et qu'on ne pouvait retrouver qu'en s'éclairant avec une lanterne attachée au bout d'un bâton.

Les « gens sérieux » étaient demeurés assis devant le château; les cris des collégiens, les rires et les disputes des joueurs et joueuses arrivaient jusqu'à eux et, de temps à autre, les masses sombres des bosquets se piquaient de lueurs dansantes.

Maxime, assis à côté de Françoise, causait avec elle, mais il était visiblement distrait. Tantôt il semblait réfléchir comme s'il eût pesé quelque chose en lui-même; tantôt, au son d'un éclat de rire, à une phrase jetée dans les airs, dont les mots s'égarèrent, il tournait vivement la tête du côté du tennis et prêtait l'oreille.

Françoise l'observa d'abord, assez silencieuse, elle aussi; puis, soudain, elle s'anima, jeta dans la conversation un sujet qu'elle savait l'intéresser, et, bientôt, ils se trouvèrent plongés dans un entretien où tous deux paraissaient goûter un égal plaisir.

Tout à coup une forme blanche surgit à l'extrémité de la pelouse; elle semblait courir avec autant de légèreté qu'eût pu le faire une ombre féerique.

— M. de Fontpreux! appela une voix.

— Mademoiselle! répondit Maxime en se retournant comme poussé par un ressort.

L'ombre blanche était arrêtée, à quelques pas de là, dans un rayon de lune, et l'on pouvait reconnaître Rosée, dont les cheveux moussus prenaient, à cette lueur, un singulier ton argenté.

— Vous causez philosophie avec Françoise? prononça-t-elle. Il s'agit bien de cela! Ma balle est perdue dans le taillis, ma balle que j'ai marquée d'une étoile, et qui me fait toujours gagner! Je ne peux pas la retrouver; il faut que vous veniez me la chercher.

— Voyons, Rosée! observa Françoise, dont la

voix tremblait imperceptiblement, tu ne vas pas donner cet ennui à M. de Fontpreux; on te la cherchera demain, au jour, ta balle.

— Et s'il pleut? Si un écureuil l'emporte? Non, non, il me la faut tout de suite! Et d'abord, si tu crois que cela ennuie M. de Fontpreux, tu te trompes... Est-ce que cela vous ennuie, dites?

Et, se rapprochant encore, elle fixait ses yeux brillants sur Maxime.

— M'ennuyer! cela m'enchanté, au contraire! affirma celui-ci avec élan. J'irai vous la chercher au bout du monde si vous le désirez, votre balle, mademoiselle Rosée.

— Oh! je ne pense pas qu'elle soit allée si loin que cela, fit Rosée avec un petit rire triomphant, tandis qu'elle reprenait, accompagnée du jeune homme, le chemin du tennis; et, quand vous l'aurez retrouvée, vous pourrez revenir ici, avec les gens sérieux, si cela vous plaît.

Cette dernière phrase s'acheva sur un ton fort ironique.

Françoise, qui les suivait des yeux, les vit s'enfoncer sous les arbres; elle entendit bientôt la voix de Maxime retentir dans l'enceinte du tennis, mêlée aux rires de Rosée et des enfants, et il ne reparut plus.

Mais, lorsque des appels et des protestations réitérées de leurs parents eurent enfin ramené le groupe des joueurs dans le salon, Maxime, en entrant, chercha aussitôt des yeux Françoise; elle n'y était pas. La physionomie déçue et préoccupée, il sortit de nouveau et se dirigea, d'un pas machinal, vers un point rouge qui trahissait un cigare dans l'obscurité.

— Donne-moi donc une cigarette, fit-il, lorsqu'il eut reconnu, à la lueur de ce même cigare, la figure de Maurice Lefeyve.

— Voici, mon vieux; mais pourquoi cet air songeur? (Edipe, devant le problème du Sphinx, devait avoir cette tête et cette voix.

— C'est un peu cela, en effet, répondit Maxime sans se déridier.

— Bah! par exemple! Je te croyais occupé d'une manière plus distrayante, un nouveau charme ayant succédé à l'ancien.

— Tais-toi donc, riposta son ami avec impatience; ta façon de plaisanter sur tout est exaspérante! Essaie donc de comprendre, si tu peux: ce n'est pas un charme qui a succédé à un autre, l'ancien charme subsiste toujours; quant au second, c'est... comment dirai-je? c'est un enlèvement?...

— Oh! oh! la situation se complique, je le vois, dit Maurice en riant; moi, je te conseille de te laisser enlever.

— Je te demande seulement deux choses: un peu de tabac, et de ne pas interrompre mes réflexions. Ta cigarette est détestable, et tu ne veux pas te taire!

Sur ces mots, Maxime jeta la cigarette et, pour-



suivi par le rire bon enfant de Maurice, gravit de nouveau les degrés menant au salon.

En franchissant le seuil, il aperçut Françoise qui, d'un coin de la pièce, fixa sur lui un regard d'une expression singulière, décidée, presque dure, nouvelle pour lui.

D'un pas très vif, il se dirigea vers elle.

— Monsieur de Fontpreux ! appela Rosée, derrière lui, de son ton impératif d'enfant gâtée.

Maxime fit un mouvement pour se retourner.

— Monsieur de Fontpreux, répéta Françoise de sa voix calme et tranquille, en lui désignant une chaise près d'elle ; il continua son chemin et vint s'y asseoir. Il y demeura le reste de la soirée, quoique la tête blonde de Rosée s'agitât à l'autre extrémité du salon, et qu'avec sa coquetterie inconsciente, elle cherchât plusieurs fois à l'attirer.

Mais il sentait, sans bien se rendre compte d'où lui venait cette intuition, que Françoise *voulait* le retenir, et cette volonté le dominait. La jeune fille se révélait à lui sous un jour nouveau qui lui faisait pressentir, comme il ne l'avait pas encore éprouvé, la femme au charme particulier et profond, qu'elle devait devenir, qu'elle était déjà, tout en l'ignorant, au fond d'elle-même.

## XV

Le soir, en regagnant sa chambre, Françoise se sentait agitée par une foule d'impressions nouvelles et indéfinies : une étrange satisfaction, mêlée au sentiment irritant d'une lutte nécessaire pour conserver ce qu'elle avait cru posséder en toute certitude, et cette lutte lui était pénible, quoique l'idée d'un triomphe se colora d'une douceur inconnue.

— Je ne me reconnais plus, murmura-t-elle en s'asseyant devant sa table de toilette pour se décoiffer.

A ce moment, Rosée ouvrit la porte qui faisait communiquer les chambres des deux jeunes filles. Elle était en peignoir, avec ses cheveux répandus sur ses épaules ; Françoise se retourna pour la regarder :

— Mon Dieu ! qu'elle est jolie ! pensa-t-elle.

Et quelque chose d'agressif qu'elle n'avait jamais ressenti s'agita en elle. Elle resta silencieuse.

— Dis donc, commença Rosée, après avoir sautillé à travers la pièce, à la recherche de divers objets, — et elle prit une mine moitié taquine, moitié boudeuse, — tu l'as joliment accaparé ce soir, M. de Fontpreux, le seul phénix du pays, et encore, c'est un oiseau de passage ! Tu pourrais bien le laisser un peu aux autres, je trouve.

Françoise, qui s'était remise à natter ses cheveux, leva sur sa sœur un regard perçant et dur qui stupéfia l'enfant.

— Écoute-moi, Rosée, déclara Françoise avec

une fermeté glaciale et cassante, puisque tu abordes toi-même ce sujet, je ne te cacherais pas que je trouve ta manière d'être avec M. de Fontpreux très déplacée. On ne joue pas ainsi à l'enfant gâtée, à tort et à travers ; les enfantillages et les caprices doivent garder une certaine retenue ou ils courent le risque d'être mal interprétés, je t'en préviens.

— Mal interprétés, balbutia Rosée, rougissant jusqu'aux oreilles, et regardant sa sœur avec détresse, comment ?... Par qui ?...

— Par lui-même, et d'autres. Comment ? cela, tu peux le deviner mieux encore que moi, il me semble. Je te donne un avis, et je crois que tu feras bien d'en profiter.

Françoise se retourna vers sa toilette, il se fit un moment de silence, puis Rosée rentra dans sa chambre en fermant la porte.

Longtemps, Françoise se promena de long en large, avec agitation, dans la sienne :

— C'est bien mon droit de me défendre, se répétait-elle.

Mais, peu à peu, un remords grandissait en elle, elle revoyait le visage confus et désolé de Rosée en écoutant ses reproches blessants, et la façon silencieuse dont sa petite sœur s'était retirée achevait de lui bourreler le cœur.

— J'ai été trop dure, murmura-t-elle.

Doucement, elle ouvrit la porte de communication : la chambre était plongée dans l'obscurité, Rosée, couchée, endormie sans doute. Françoise prit sa lampe et s'approcha du lit de sa sœur. Celle-ci dormait, enfouie dans ses oreillers, dans la pose abandonnée d'un enfant surpris par le sommeil au milieu d'un grand chagrin. Sa figure disparaissait presque sous les boucles de ses cheveux défaits ; ses cils étaient encore humides des grosses larmes dont on voyait la trace sur ses joues.

A ce spectacle, tout le cœur de Françoise se fondit de repentir et de désolation ; elle posa la lampe et se mit à genoux près du lit de Rosée, des larmes plein les yeux, elle aussi.

— Comme elle a pleuré ! combien je lui ai fait de peine, pauvre chérie ! Et pourquoi ? pourquoi ? J'ai été dure, injuste ; j'ai été une mauvaise aînée, sous le prétexte que j'avais le droit de me défendre contre elle... Défendre quoi ?

Françoise rougit, mais elle n'était pas personne à s'arrêter à moitié chemin dans une voie difficile :

— Il semblait s'occuper plus d'elle que de moi, voilà d'où est venu tout le mal. Ce soir, j'ai bien senti que je le ressaisirais si je voulais, mais qu'il fallait lutter... contre Rosée... J'ai eu des doutes si pénibles depuis qu'il l'a vue ! Avant, j'étais si sûre qu'il m'aimait... qu'il allait me le dire... et cela semblait si bon d'être aimée mieux que personne par quelqu'un comme lui, de quitter la maison où je souffre de tant de choses, d'avoir une maison à moi où j'aurais pu garder Rosée !...



Il me semblait que j'aurais été si heureuse!... Mais, si c'était elle qui le devenait?... Après tout, n'est-il pas libre de son choix? Et, s'il la préférerait, quel reproche aurais-je le droit de lui adresser à elle?... J'ai été dure et cruelle, pourquoi? Quel sentiment ai-je donc pour lui, moi, en réalité? Est-ce que mon orgueil n'a pas été en jeu plus qu'autre chose dans tout ceci? Ne serait-ce pas, plus encore que toute autre peine, la déception de voir s'évanouir mon rêve?

Mais, au fond de son cœur, Françoise sentait un point douloureux qui lui disait bien que l'orgueil n'était pas seul à souffrir. Elle appuya sa tête sur l'oreiller, auprès de celle de Rosée :

— Je ne sais pas quel sentiment j'éprouve, mais c'est un sentiment qui, lorsque je l'écoute, me rend méchante, me fait oublier mes devoirs et mes promesses. Est-ce que je n'ai pas promis de la rendre heureuse autant qu'il me serait possible? Et voilà ce que je fais!

Avec un élan de contrition, elle embrassa la joue humide de sa sœur. Rosée poussa un soupir et ouvrit les yeux. Tout étonnée, elle regarda Françoise.

— Toi, Françoise! Qu'est-ce que tu fais?

— Je t'embrasse, répondit sa sœur avec un sourire un peu mouillé; j'éprouvais tant et tant de remords d'avoir été si désagréable! Je suis si fâchée! Tu ne m'en veux pas, dis?

— Non, je ne t'en veux pas, murmura Rosée avec sa douceur habituelle, mais un gros sanglot, mal étouffé lui gonflant la poitrine; seulement, tu m'as fait beaucoup de peine.

— Je t'en prie, je t'en prie, chérie, n'y pense plus, supplia Françoise en jetant son bras autour d'elle; j'étais de mauvaise humeur. Cela m'a rendu injuste et méchante. A dix-huit ans, on a bien le droit de s'amuser, ta gaieté est bien naturelle; tout le monde en profite et personne ne songe à l'interpréter mal.

— Oh! les autres, cela m'est bien égal, interrompit Rosée avec candeur, et, baissant la voix : mais c'est *lui* seulement!...

— Lui? répéta Françoise, qui se sentit soudain le cœur serré et plongea un regard scrutateur dans les yeux de sa sœur.

— Lui, Maxime de Fontpreux, répondit Rosée tournant la tête du côté du mur; et essayant de prendre un ton moqueur, tandis que sa voix tremblait de chagrin : le phénix; je ne voudrais pas qu'il pensât du mal de moi, le phénix!

Il y eut un silence; puis Françoise reprit doucement :

— Je suis bien sûre que M. de Fontpreux ne pense pas de mal de toi... au contraire...

— Au contraire! exclama Rosée joyeuse; ce soir, pourtant, j'aurais cru... mais si tu en es très sûre?

— Oui, j'en suis tout à fait sûre... Et maintenant dors bien; moi je me sauve, car je tombe de sommeil.

Françoise qui tombait de sommeil ne s'endormit pourtant qu'au petit jour. Pendant de longues heures, ses yeux gris, ouverts tout grands, dans la nuit, regardèrent passer bien des choses.

Le lendemain, la réunion générale devait avoir lieu chez les Lefeyve.

Il pleuvait; pour couper la longueur de l'après-midi, on eut recours à la musique. Mme d'Auvray réclama ses concerts personnels, qui l'avaient tant ravie pendant son séjour aux Pyrénées, et dont elle était privée depuis son retour.

Maxime, fidèle à son impression de la veille, et sans remarquer l'air extraordinairement sérieux de Rosée, semblait n'avoir de pensées que pour Françoise. Celle-ci, plus froide, plus réservée que de coutume, se sentait cependant entraînée, comme malgré elle, sur une pente qui la ramenait aux jours si bons, si souriants, des longues semaines d'intimité paisible éprouvée aux Eaux-Bonnes.

Mais, tandis qu'elle jouait par cœur une polonaise de Chopin réclamée par Maxime, et qu'il écoutait debout auprès d'elle, elle aperçut dans la glace inclinée au-dessus du piano, le reflet de Rosée, qui les regardait de loin avec une expression mélancolique dont toute sa petite personne, ordinairement si vive et si épanouie, était assombrie.

Françoise s'arrêta tout à coup, fit deux ou trois accords hésitants :

— Je ne sais plus... j'ai oublié la suite. Si on chantait, cela amuserait mieux tout le monde. Rosée, viens chanter, appela-t-elle.

— Je n'ai pas envie de chanter, répondit Rosée avec une moue et la mine d'un enfant boudeur qui a cassé son joujou et ne veut pas se laisser consoler.

— Viens tout de même. M. de Fontpreux, allez donc la chercher.

M.-A. ALHIX.

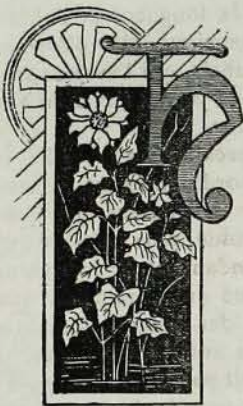
(La fin au prochain numéro.)







## Causerie de Quinzaine



ÉLAS! chères lectrices, nous ne pouvons secouer le voile noir qui enveloppe depuis plus d'un long mois la société parisienne. On se réunit en stipulant qu'il ne sera pas parlé du désastre, et, de suite, ressaisis par la hantise des pauvres disparues, on ne s'entretient que d'elles.

N'êtes-vous pas, comme moi, très satisfaites que la question du rôle des hommes au Bazar se soit éclaircie, sinon à leur honneur, au moins à leur moindre confusion; entre nous, n'aurions-nous pas eu une part de responsabilité dans les défaillances soupçonnées? Nous les gâtons tant, ces fils, ces frères, ces neveux; nous les dorlotons, nous leur capitonnons la vie, craignant pour eux toute fatigue, toute contagion, regrettant l'effort nécessaire du service militaire, souhaitant leur épargner ce que l'homme doit allégrement braver pour se garder l'âme haute à l'heure des grands périls; faisons un petit examen de conscience sur tous ces points, et un grand *meâ-culpâ* si nous nous reconnaissons coupables.

Il me semble que la vaillance, montrée par les femmes en cette circonstance, les relève bien autrement que les revendications du féminisme; celui-ci, d'ailleurs, n'émeut guère en France que les professionnelles de l'agitation, mais il n'en est pas de même en Angleterre et en Allemagne; chez nos voisins d'outre-Manche et d'outre-Rhin, la question est rendue brûlante par le nombre croissant des femmes; les familles sont nombreuses; souvent la plus grande partie de la fortune appartient au fils aîné; les autres enfants, filles et garçons, doivent trouver des moyens d'existence. Mme Arvède Barine l'a écrit avec une grande justesse: « Si la femme allemande réclame le « droit à la science », c'est qu'il signifie pour elle le

« droit au pain », et la raillerie expire sur les lèvres devant sa détresse. En Allemagne et en Angleterre, elles sont un million de plus que les hommes. Que faire, dans les classes cultivées, de toutes les vieilles filles sans fortune? »

Devinez, amies lectrices, quelle est la science qui nous est la moins accessible, si nous en croyons le rapport des professeurs allemands sur l'admission des femmes dans les Universités? Cherchez un peu..... Vous ne trouvez pas? Eh bien! c'est l'histoire, et l'exposé des motifs est fait pour nous plonger dans l'humiliation; nous ne saurions être historiens, parce que notre esprit est *chimérique, minutieux, incapable de vues d'ensemble*, et, de fait, quel historien féminin peut-on opposer à nos détracteurs? Tandis que les Ptolémée de Cyrène, les Sophie Kowaleski et, parmi les vivantes, à l'Observatoire, M<sup>lle</sup> Klumpke, témoignent de la grande aptitude aux mathématiques transcendantes constatée chez plus d'une femme, toujours d'après les professeurs allemands. Ils ne pensent pas que la médecine offre grand avenir aux femmes, sauf peut-être au pays de l'Islam, mais peu d'entre nous auraient l'énergie de cette doctoresse, M<sup>me</sup> Chellier, qui a parcouru la Kabylie et la région de l'Aurès, soignant les femmes et les enfants musulmans, grâce à l'accès qu'elle avait sous la tente, et faisant rejaillir sur la patrie française la popularité ainsi acquise. Il existe, dit-on, en Angleterre, une carrière fort appréciée par de nombreuses misses, c'est celle de *nurse*, ou garde-malade; non pas la garde-malade ignorante, vieille et revêche, à l'aspect rebutant, mais des *nurses* gentiment vêtues du costume de leur corporation, robes vertes, bleues ou violettes, tablier blanc soigneusement épinglé, petit bonnet à larges brides coquettement nouées. Ces jeunes filles passent trois années dans un hôpital pour acquérir leur diplôme; on s'en loue partout où on les appelle. Filles de médecins, de pharmaciens, d'hommes de loi, elles gardent rang dans leur monde et s'y marient facilement. Ces



sœurs laïques sont une spécialité anglaise qui s'acclimaterait malaisément ailleurs, croyons-nous.

Pour les féministes d'Albion, malgré le froid et la brume, le 3 février 1897 fut un jour radieux ; à cette date, une majorité parlementaire s'est prononcée, en Angleterre, en faveur de l'admissibilité des femmes à l'électorat politique, et un immense cri de joie a salué ce commencement de victoire ; il y a bien une troisième lecture qui ne laisse pas d'inquiéter un peu ; néanmoins, le clan féministe exulte. Elles ne pensaient guère à leurs droits politiques celles dont les portraits ont été assemblés par la Société philanthropique, coutumière de tant d'ingénieuses amorces à notre charité. Cette exposition de portraits de femmes et d'enfants a été la seule distraction de la société en cette période de deuil ; après y être allé, on y retournait, ramené par une étrange sympathie pour certains des modèles. Quelle a été la vie de ces créatures représentées là dans l'éclat de la jeunesse et de la beauté ? Ont-elles vieilli ? Sont-elles mortes grand'mères, leurs yeux si beaux fatigués par les larmes, leur fière tournure allanguie par le poids de l'existence ? Qu'était cette Lota Ximénas à l'air triste et pauvre, dont Goya a retracé l'image ? Quels noms portaient les délicieux modèles de Quentin de Latour ? Vers quels prés fleuris suivait-on cette femme tenant une houlette de la main gauche ? A qui pensait M<sup>me</sup> de Lauraguais, peinte par Nattier, si jolie et si distraite ? Quelle fête attendait la jeune femme au loup de velours noir ? On demeure longtemps devant celle qui devint la spirituelle marquise de Sévigné ; en 1638, date du portrait, elle était une gentille fillette, la nièce du bien bon abbé de Coulanges, la douce Marie de Rabutin ; quelques boucles légères encadrent son visage aux jolis yeux bleus à l'ovale délicat, la bouche est déjà malicieuse.

N'oublions pas les enfants ! Sont-ils assez gentils ? Le *Blue boy*, de Gainsborough ; tous ces petits ébouriffés de Hals, et surtout ce *Master Hare*, peint par Reynolds, dont la menotte en l'air appelle on ne sait qui ou quoi. En le regardant, les vers d'un poète anglais reviennent en mémoire :

Petite main douce et blanche  
Ne travaille qu'au bien,  
Relève les faibles,  
Soutiens les forts !

Avez-vous fait tout cela, Master Hare ?

Celles d'entre vous, chères lectrices, qui suivent les Expositions, n'ont pas oublié, au Champ de Mars, en 1894, le prodigieux succès des aquarelles de James Tissot, représentant, en cinq cents compositions, la vie de N.-S. Jésus-Christ.

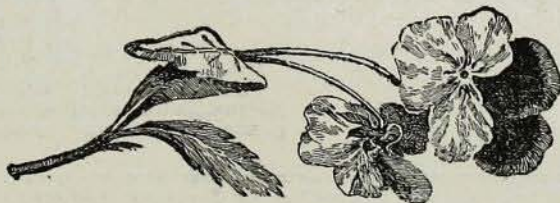
Un long séjour en Palestine avait permis au peintre de nous rendre en toute vérité, et dans son véritable cadre, le récit évangélique.

La maison Mame vient de nous remettre en mémoire ces scènes saisissantes de réalité, en nous les offrant dans une *Vie de N.-S. Jésus-Christ*, d'après les quatre Évangiles ; les souscripteurs sont nombreux et, pourtant, il s'agit de payer cinq mille francs les vingt premiers numéros et quinze cents francs les suivants ; ce n'est pas à la portée des bourses modestes, comme vous voyez.

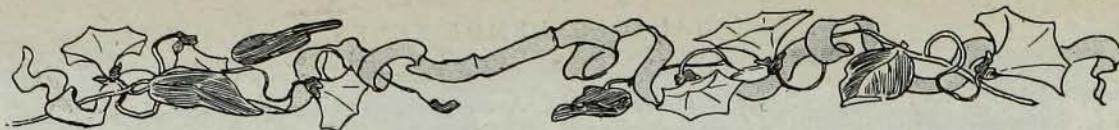
Après cette petite excursion artistique, je reviens, chères lectrices, à notre triste sujet de début pour vous narrer une petite anecdote : une élégante mondaine, un peu atteinte par les flammes, rentra chez elle très fortement émue. Le lendemain, elle recevait ses nombreux visiteurs, étendue sur une chaise longue, en déshabillé de velours noir, la médaille de Saint-Christophe — patron des accidents — très visible à son cou, chapelet et livre de prières à portée de la main ; elle parlait de la bonté de Dieu, des graves réflexions qu'elle avait faites devant l'horrible mort approchante, et d'un don aux pauvres, de vingt mille francs, qui attesterait la reconnaissance du ménage envers la Providence.

Peu de jours après, le mauve avait remplacé le noir, la médaille n'était plus apparente, le chapelet et le livre de prières étaient loin relégués ; le souvenir du danger couru s'atténuant, le don était réduit à dix mille francs, vu les malheurs des temps. Actuellement, la dame a repris toutes ses habitudes dans une calme sérénité ; elle estime que le grand élan de la charité publique rend inutile leur pauvre petit don, et, dans un touchant accord avec son mari, elle consacrera cinq mille francs... à commander son portrait à un peintre en renom.

EDMÉE.







## DEVINETTES

### Enigme



Très utile et souvent fort coquet, partout, à la campagne,  
Au théâtre comme au bal, toujours je vous accompagne.  
C'est en moi que l'on épanche chagrins et peines de cœur,  
Doucement, je sèche les larmes brûlantes qui mouillent les yeux.  
En mon sein, vous étouffez vite un éclat de rire trop joyeux,  
Ou vous dérobez aux regards des niais un sourire moqueur.

(Brin de varech.)

### Mots en parallélogramme

Verticalement : Evénement fortuit. — Une coiffure. — Prénom féminin.  
— Chef-lieu de canton des Basses-Pyrénées.  
Horizontalement : Consonne. — Note de musique. — Article. — Au milieu du visage. — Rivière suisse. — Une lettre étrangère.

(Germandrée.)

### Mots en trident

Verticalement : En Portugal. — Une conquête. — Joli prénom féminin.  
Horizontalement : Dans un tissu. — Au bout du doigt. — Indispensable au navire.

(Mère et Moi.)

### Mots en croix

Avec les lettres que voici, disposer en croix, selon le pointillé ci-contre, le nom de quatre jolies fleurs :

S C AAA EEEEEEE O LLLL GG III NN M TTT

(Une ancienne abonnée.)

### Acrostiche double

Avec les lettres que voici, former dix mots nouveaux, et avec leur première et dernière lettre, considérées dans le sens vertical, former le nom de deux villes des Vosges :

ERI  
Ouv  
PIU  
ARR  
ELE  
MAG  
DA  
OME  
CRI  
ALU

(Marguerite Grosjean.)



## EXPLICATION DES DEVINETTES DE MAI

### Mots en triangle :

N I C O L A S  
I M A G E S  
C A V E S  
O G E R  
L E S  
A S  
S

Mots en croix : Palerme. — Milan.

### Acrostiche double : Catherine de Médicis.

### Mots en carré :

A N G E  
N A I N  
G I T E  
E N E E

Vers à terminer : Rameaux, automne, monotone, oiseaux, hameaux, entonne, couronne, tombeaux, tige, prodige, buissons, emblèmes, moissons, chrysanthèmes.

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C<sup>ie</sup>, 41, rue de la Victoire.